

# Témoignages

Ce document regroupe les principaux témoignages concernant le lieutenant Darthenay.

**Généalogie, enfance et adolescence d'Élisée Alban Darthenay.**  
Selon un document manuscrit non identifié, probablement d'origine familiale.

**Alban Darthenay**  
par René Maus, président du Comité des Amis de Samoïe dans « Les Cahiers Samoïsiens », N°6 de novembre 1977

**FIGURES D'HIER**  
**Hommage de "La Voix du Maquis" au Lieutenant DARTHENAY**  
connu sous le pseudonyme de NAUCOURT dans les Maquis de l'Ain.

**Lettre envoyée par le beau-frère du lieutenant Darthenay, de son nom de guerre Naucourt,**  
au colonel commandant le 4<sup>ème</sup> R.I, le 11 novembre 1944.

**Les Opérations d'avril 1944 : la mort du lieutenant Darthenay.**  
Extrait de la brochure éditée par les anciens des maquis de l'Ain en 1954  
à l'occasion du 10<sup>ème</sup> anniversaire de la libération de la France. Préface du colonel Romans-Petit.

**Texte du Père Yves Congar,**  
compagnon de captivité du lieutenant Darthenay.

Les documents originaux (ou leur copie) ont été confiés à la Promotion Lieutenant Darthenay qui en est dépositaire.

\* \* \*



## Généalogie, enfance et adolescence d'Élysée Alban Darthenay.

Selon un document manuscrit probablement d'origine familiale.



? Gilles Darthenay  
1725 Philippe Darthenay  
1757 Jean-Thomas Darthenay  
1804 François Darthenay  
1840 François Jean-Marie Darthenay  
1876 Louis Eugène Édouard Darthenay  
1913 Élisée Alban Darthenay

Les aïeux d'Élysée Alban Darthenay sont normands de Saint-Lô, des cantons environnants Agneaux, Bourgbuisson.

Vers 1800, ils traversent le Couesnon et s'installent en Bretagne. Le 25 novembre 1835, François Darthenay, né à Agneaux le 20 Thermidor an 12, s'allie avec Noëlle Poulouin née à Saint-Malo le 1<sup>er</sup> Pluviôse an 12.

François et Noëlle habitent Saint-Servan où naît le 29 novembre 1840 François Jean-Marie, le grand-père du lieutenant Darthenay.

François Jean-Marie s'installe à Paris où il se marie le 30 octobre 1867. Il partage son existence entre Paris où il travaille et la Bretagne où il se repose. Pendant plus de cinquante ans, la famille installée sur la rive gauche de la Seine puis à Montrouge alla régulièrement chaque été en Bretagne. Famille unie, heureuse, vibrante à tous les événements de cette deuxième moitié du siècle.

Élisée Alban André René est né le 3 janvier 1913.

Son enfance demeure protégée mais la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale bouleverse le monde, et la société est en métamorphose.

Petit garçon, il va dans une école privée à Montrouge, il dessine déjà.

Un séjour prolongé à l'air est conseillé au petit montrougien : de 1922 à 1924, il est pensionnaire au collège de Cannes : Cannes a été choisi pour son site, son climat et la proximité de sa grand-mère, Madame Élisée Sénès et de son oncle, le docteur Victor Sénès qui habitent Vallauris.

De retour à Paris, il entre au lycée Lakanal où il fait sa première communion le 5 juin 1924.

Bachelier de mathématiques et bachelier de philosophie, il quittera le lycée en 1933 pour entrer en corniche au lycée Condorcet.

Pendant toute sa scolarité, il est porté vers les Lettres et les Arts. Il dessine et écrit des poèmes ; abonné aux matinées classiques du théâtre français, il porte une lavallière bleue pour réciter Musset, Verlaine, Hégésippe Moreau.

L'âge des matinées classiques passé, il va à l'Opéra Comique où il verra une grande partie du répertoire. On commence à parler d'avenir : le dessin, la peinture, l'architecture le tentent mais son père le lui déconseille fortement. Alors, il songe à la carrière des armes où ses qualités de sociabilité lui serviront. Il faut donc se perfectionner en histoire et il s'inscrit en 1934 à la Faculté pour un certificat d'histoire moderne et contemporaine. Il fait de l'escrime et du cheval dans un manège montrougien.

\* \* \*

Alban Darthenay  
par René Maus, président du Comité des Amis de Samois  
dans « Les Cahiers Samoisien », N°6 de novembre 1977

**A**lban DARTHENAY... Ce nom est gravé sur le Monument aux Morts de Samois-sur-Seine. Il figure parmi ceux qui, au cours de la guerre 1939-1945, ont donné leur vie pour la France. Ils sont vingt. Certains ont suivi son sort, fusillés comme lui par l'ennemi, tel Jean BOLASTRE, ou froidement abattu par lui, comme Georges MONNOT, Claude PERRIER, Roland CHEVRIER. Tous méritent l'hommage des vivants. Leur souvenir ne s'effacera pas de la mémoire des Samoisien.



Parmi eux, il en est un qui a été choisi comme parrain par la Promotion de l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr de 1974-1976. Elle porte le nom de "LIEUTENANT DARTHENAY".

Cet honneur exceptionnel ne justifie-t-il pas que les AMIS DE SAMOIS, dont son père fut le Président pendant dix ans, apportent à leur tour leur contribution dans le mémorial que les Samoisien ont érigé pour conserver intact l'exemple qu'Alban DARTHENAY a donné et que brille toujours la flamme qu'il a allumée.

DARTHENAY avait quatre prénoms : Elisée, Alban, André, René. C'est le second que l'usage a consacré. Sa famille l'appelait "Lison", selon le Père CONGAR<sup>1</sup>; peut-être à cause de la douceur et de la finesse de ses traits; ses camarades de captivité "Bamban". C'est ce surnom que pour eux il gardera toujours.

Il est né à Montrouge, le 3 janvier 1913. Tous ceux qui l'ont connu, enfant, adolescent ou adulte emploient le même mot pour le caractériser : celui de "gentillesse", qualité par laquelle il s'extériorisait au regard de tous, mais qui ne révélait pas le fond de sa personnalité. Ce terme de "gentillesse" a été bien galvaudé; mais il correspond à des tendances profondes. Etre gentil, c'est vouloir faire plaisir à autrui; se mettre à sa portée en le comprenant; saisir ses soucis et ses pensées; sans le heurter; c'est manifester un sens profondément humain dans les relations de chaque jour; c'est une forme de bonté exclusive de toute agressivité; c'est conserver le sourire, ce sourire qui, selon tous les propos recueillis, illuminait toujours son visage.

Ceux qui l'ont vu dans son jeune âge le décrivent comme le "beau petit garçon bouclé qui souriait dans la photo au mur"<sup>2</sup> et ce même sourire apparaît encore sous l'uniforme dans la photographie qu'illustre le bel hommage que lui a rendu le Père CONGAR.

Ceux qui ont été ses camarades au lycée se souviennent d'une sorte de rayonnement spirituel qui émanait de lui et soulignent le charme rieur de ses yeux et de son visage, reflet de ses rêves et de ses dons artistiques. Il excellait dans le dessin. Il aimait la lecture, les classiques comme les modernes, mais aussi la poésie, aidé par une imagination fertile qui le pressait vers l'action, vers "l'évasion" de soi-même - ce mot qui reviendra si souvent à son sujet - et qui tendait à le projeter, loin des réalités quotidiennes, sur le plan de l'idéal.<sup>3</sup>

Dans sa chambre de jeune homme, un modèle réduit d'avion, perché sur une armoire, facilitait peut-être l'envol de ses pensées, tandis qu'au mur des esquisses au fusain révélaient son talent de

---

<sup>1</sup> *LEUR RESISTANCE - Mémorial des officiers évadés de Colditz et de Lübeck morts pour la France - Ed. 1947, à tirage limité.*

<sup>2</sup> *Témoignage de Madame Jeanne Robert HONNERT qui a vécu, en contact étroit avec sa famille la sombre période de l'occupation, dans le charme des relations quotidiennes et a pu apprécier combien "tout chez eux était rectitude, conscience, sens du devoir et du sacrifice".*

<sup>3</sup> *Témoignage du Pasteur COURTHIAL, camarade de lycée.*

dessinateur et de peintre et ouvraient sur la vie des échappées que ses espoirs parcourraient peut-être un jour.

En quittant Lakanal, il vint à Condorcet pour y faire sa "corniche". Il souhaitait entrer à l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr. D'où lui est venu ce désir qu'il allait vite réaliser? Rien, dans son entourage, dans le proche passé de sa famille, ne le dirigeait vers une carrière militaire. Une vocation a bien souvent des sources cachées. Mais le destin est là, qui vous impose sa loi. Il voulait être officier. Le sens du devoir à accomplir obscurément lui dictait sa voie. Cela représentait pour lui une étape essentielle de sa vie, car plus tard, il disait aux siens: "je me réjouis d'avoir réussi deux grandes choses : l'entrée à Saint-Cyr et mon évasion".



Il entra donc à Saint-Cyr le 1er octobre 1935. Il va appartenir à la promotion, "MARECHAL LYAUTEY", dont la devise est : "la joie de l'âme est dans l'action". Cette devise lui convenait parfaitement. Elle eut pu être la sienne, et - par une heureuse coïncidence - le reflet de sa personnalité. Deux années d'école aux disciplines contraignantes, mais qui enrichit en même temps celui qui les subies. Au cours de celles-ci, il vient vers la maison familiale de la rue Saint Loup, à Samoïs, "Les Hirondelles", où il avait passé de si heureuses vacances.

La motorisation vient d'être introduite dans l'armée. Malgré cette forme nouvelle, l'infanterie demeurait l'arme dans laquelle on combat avec le plus d'efficacité et qui exige les sacrifices les plus durs. Pour Alban DARTHENAY, il n'y avait aucune hésitation possible. Il choisit l'infanterie.

Le 1er octobre 1937, il est nommé sous-lieutenant au 4ème Régiment d'Infanterie Motorisée, dépendant de la 15ème D.I.M., à Auxerre. Il est affecté à une compagnie de mitrailleuses et c'est avec elle, comme chef de section, qu'il part, en 1939, avec son régiment.

Un mois en Lorraine, au devant de la Ligne Maginot, entre Bitche et Deux-Ponts; puis la région de Chauny où les rigueurs d'un interminable hiver se prolongent, souvent moins douloureuses que l'inaction forcée dont l'histoire jugera un jour si elle a été bénéfique ou fatale à la France.

Elle a dû peser lourdement sur Alban DARTHENAY. Quelques jours de permission lui permettent de se marier le 3 janvier 1940.

Nommé commandant de compagnie dans son régiment, il participe à cette affreuse retraite qui laisse, dans l'esprit de ceux qui y ont participé, un sentiment de profonde amertume et d'impuissance. Pour tous les officiers qui croyaient encore à leur rôle, quelle douleur de voir en quelques jours l'armée française se disloquer, se diluer dans la nature et disparaître comme un morceau de sucre dans un verre d'eau.

Que DARTHENAY dût souffrir de ces heures affreuses !

Il fut chargé de la défense des ponts d'Haubourdin, village près de Lille et, après épuisement des munitions, reçut l'ordre de déposer les armes, mais il avait déjà fait preuve de ses qualités, ainsi qu'en témoigne la citation à l'ordre de la division "Commandant de Compagnie, actif et brave au feu. Le 24 mai 1940, à Trith St. Léger et du 28 au 31 mai à Haubourdin, a fait preuve des plus belles qualités militaires, obtenant le meilleur rendement de son unité".

Il avait souhaité rejoindre les troupes françaises qui allaient continuer le combat plus au sud; mais cela lui fut refusé. Un commandant de compagnie, surtout lorsqu'il est le seul officier de celle-ci, ne pouvait quitter ses hommes. Mais fait bientôt prisonnier, il en fut vite séparé.

Le 1er juin 1940, c'est la captivité qui commence, l'impression d'être un numéro matricule dans un immense troupeau, réduit à l'impuissance.

DARTHENAY n'était pas homme à se soumettre. Conduit au camp d'Hoverswerda, petit village situé à 60 km de Dresde, il songe aussitôt à s'évader. Comment lui, jeune officier, brûlant du désir d'agir et de servir, aurait-il pu accepter une passivité dégradante ?

Sans doute est-il quelque peu audacieux de transposer, en cette écrasante année de 1940, ses pensées de 1943, telles qu'elles s'expriment dans une autobiographie romancée "Naucourt", écrite trois ans plus tard, après son retour en France. On y trouve de tels accents que l'on comprend que DARTHENAY n'eut eu en vue que l'évasion pour continuer à combattre pour la France, sans se soucier de l'opinion commune et de la veulerie générale.

*"Ce qu'il cherche toujours, fait-il dire à son narrateur, c'est l'approbation de sa conscience et pas du tout celle de son entourage. Il voudrait ne tenir compte d'aucune opinion étrangère, même si elle émane de ses chefs...."*

Quelle affirmation d'indépendance ! Quel rejet de toute subordination !

Plus loin, d'autres refrains qui correspondent aux mêmes propos :

*"Imaginez la paix, l'éternelle stabilité avec les lois sans qu'aucun crime ne vienne plus troubler la prévoyance des hommes et de leurs chefs qui s'assureront contre le feu, le gel, la maladie et la vieillesse. L'homme se reposera sur sa machine et ne s'inquiètera pas... Les passions elles-mêmes seront assagies. Le goût toujours plus poussé de l'agréable remplacera celui de l'effort.... Spiritualité.... Souvenirs.... Sacrifices : légendes du passé. La matière et le hasard seront soumis à l'homme. La terre sera enfin un paradis. A quoi bon chercher le bonheur dans une spiritualité difficile alors qu'il sera tombé dans une douce matérialité ? Ce sera peut-être bon; ce ne sera pas grand".*

Et plus loin encore:

*"Le héros est le modèle de l'homme antique. Le héros est jeune. Il est actif. Il se rebelle. Il saisit les formes qui s'offrent à lui. Il flambe de passion. Sa gloire est d'être vainqueur. Il secourt. Il venge. Il invective. Il tend la main, le plus souvent le poing. Il se dépense. Il extériorise son activité... Son mérite est de soumettre et de triompher. Il assouvit de généreuses tentations".*

Comment, avec de telles pensées, DARTHENAY aurait-il pu se soumettre à la captivité et de ne pas céder à la tentation de retrouver la liberté pour servir son idéal ?

Une première tentative échoue à la mi-novembre 1941. Il avait essayé de se dissimuler sous des tuyaux, sur le flanc du camion du vidangeur. Il est repéré par la sentinelle d'un mirador en sortant de sa cachette après être sorti du camp. Une seconde tentative devait utiliser un souterrain. Elle échoue également. Le 12 juillet 1942, il est envoyé dans la forteresse de Colditz (Oflag IV C) où il est resté jusqu'au 13 mai 1943.

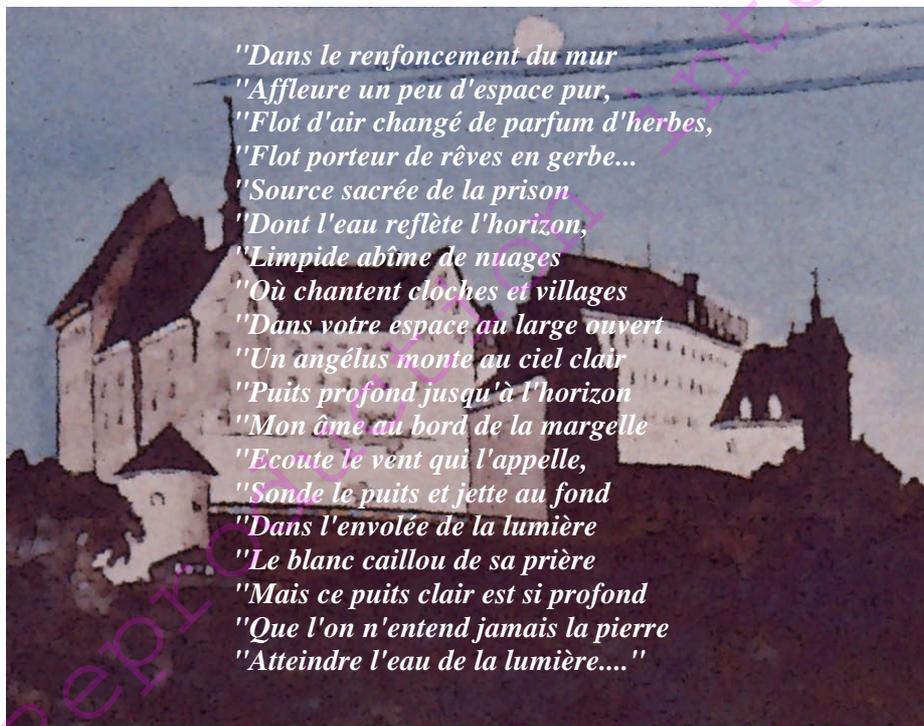
Colditz, véritable citadelle située à environ quarante kilomètres de Leipzig, ancien château des électeurs de Saxe, construit au XVI<sup>ème</sup> siècle, était utilisé jusqu'à la guerre comme asile d'aliénés. C'était une forteresse internationale, dans laquelle furent envoyés des officiers français, britanniques, polonais, belges, hollandais et yougoslaves qui avaient tenté de s'évader ou qui, par leur origine ou leur comportement, étaient considérés comme ennemis du Grand Reich, très dangereux pour lui. "Ganz Gefährlich", telle a été la qualification donnée par les Allemands à la première charrette d'officiers venus de l'Oflag XVII A. Il y avait aussi des prisonniers qui méritaient une surveillance spéciale, tels le neveu de CHURCHILL, le fils du Général ALEXANDER, etc.

Dans une cour de quinze mètres sur trente, sorte de puits que dominaient les hautes murailles du château et dans laquelle le soleil pénétrait rarement, six cents officiers répondaient à des appels ou essayaient par des jeux de se distraire, de fuir la monotonie de leur vie, de prendre quelque exercice pour essayer de dormir dans des chambres blanchies à la chaux et qui, toute la nuit, étaient violemment éclairées par des projecteurs, pour éviter les évasions nocturnes.

Il régnait à Colditz une atmosphère tout à fait particulière <sup>4</sup> en raison de l'hostilité générale manifestée contre les Allemands, des chahuts fréquents qui étaient provoqués et des incidents violents qui en résultaient, allant même jusqu'aux coups de feu.

DARTHENAY était logé avec toute une équipe de candidats à l'évasion, au deuxième étage, dans un dortoir qui donnait sur la Mulda, petite rivière qui coulait aux pieds du château. Au-delà, se déroulait un paysage harmonieux et paisible que l'on admirait à travers les barreaux de fer des étroites fenêtres. Comment, en le regardant, ne pas avoir la nostalgie de l'espace et de la liberté, ce bien dont on apprécie seulement la valeur lorsqu'on en est privé ?

Alors, Alban DARTHENAY, de sa fenêtre, avec ses dons de poète, comme assis à la margelle d'un puits, rêvait.... De ses notes sont extraits les vers suivants :



*Colditz, aquarelle du Lieutenant Darthenay*

Mais, pour Alban, il ne suffisait pas de rêver, ni de lire, ni d'avoir avec les uns et les autres de longues conversations, notamment avec le Père CONGAR. Celui-ci y fait allusion dans son Témoignage, découvrant en lui, dit-il, "une âme poétique et religieuse : plus religieuse, j'en suis sûr -

<sup>4</sup> La vie de Colditz a été retracée par un film anglais projeté à la télévision mais qui n'en fournit pas une idée exacte. La dernière séquence, à laquelle participaient des officiers français, a essayé d'en donner une image plus réelle. Colditz a fait l'objet de plusieurs ouvrages français ou étrangers. Outre le témoignage du Père CONGAR déjà cité, ce sont "Vie de Château et Oflags de Discipline", par Antony STERNBERG, chez l'auteur; "Les Indomptables", par le Colonel LE BRIGANT, ancien doyen de la Compagnie française, chez Berger-Levrault, en 1948; "Evadé de guerre via Colditz", par André PERRIN. La Pensée universelle, Paris 1975; "Première à Colditz", par Alain LE RAY, Arthaud 1976; "La Tour de Colditz", par ROMILLY et ALEXANDER, Ed. France-Empire; "La Grande Evasion", par P.R. REID, Albin Michel 1974; "Tourisme Clandestin", par THIBAUT de MAISIÈRES, Bruxelles 1951.

*qu'il ne s'est dépeint lui-même dans son Naucourt, cette autobiographie romancée où il a accentué un côté stoïcien et presque Montherlant de son caractère".<sup>5</sup>*

Il lui fallait agir. Mais s'évader de Colditz est un exploit extraordinaire, dont la difficulté devenait sans cesse plus grande, surtout après les premiers succès qui entraînèrent une surveillance accrue.<sup>6</sup> Il fallait, outre un facteur chance sur lequel chacun pouvait compter, avoir une santé physique et morale de premier ordre et des nerfs qui ne craqueraient pas, une volonté tenace et tendue vers un seul but : la conquête de la liberté et une vivacité d'esprit pour saisir, par une décision immédiate, l'occasion susceptible de s'offrir.

Sous réserve d'un eczéma qui pouvait un peu diminuer sa résistance physique - Alban DARTHENAY réunissait toutes ces qualités; mais il était lucide et se rendait compte des obstacles quasi infranchissables qui se dressaient à cette époque devant cette entreprise directe d'évasion à laquelle il ne cessait de songer.

Alors, germe dans son esprit une idée qui allait le conduire vers son but : "Dans son Naucourt", il fait entendre qu'il avait volontairement envenimé son mal pour se faire envoyer à l'hôpital et s'en évader.<sup>7</sup>

Finalement, le 13 mai 1942, il fut envoyé à l'hôpital d'Altenbourg, puis à celui de Hohenstein Ernstal. Le mal avait altéré ses traits, ainsi qu'il résulte d'une photographie d'identité retrouvée en 1965 seulement par un de ses camarades, François GUIGUES, qui avait rendu visite au "Schloss" et montré aux allemands où était situé un poste de radio clandestin qu'il y avait monté et n'avait jamais été découvert depuis. Auprès du poste, des clichés de camarades dont celui ci-dessous reproduit.



Deux mois plus tard, il allait mieux et pouvait craindre de retourner à Colditz. Son ordonnance avait surpris une conversation téléphonique qui ne laissait guère de doute. La forteresse le réclamait dès qu'il serait transportable et l'hôpital avait répondu par l'affirmative, bien qu'il était encore alité et fébrile, fatigué par un abcès de fixation.

Averti le matin du 6 juillet, il décida de s'évader le soir même. Coïncidence heureuse : il venait de recevoir de sa femme un colis avec des vêtements assez "civils" pour, après une brève

---

<sup>5</sup> *Témoignage du Père CONGAR, p.49*

<sup>6</sup> *La première évasion de Colditz a été accomplie par le Lieutenant Alain LE RAY, le 11 avril 1941. Elle fut suivie de deux autres évasions, également réalisées par des officiers français les 31 mai et 2 juillet 1941. Puis, quatre officiers hollandais s'évadèrent, au cours de la même année. En décembre, deux autres officiers français y parvinrent également. Un officier britannique et un officier hollandais à leur tour le 5 janvier 1942. Puis, au cours de la même année, six officiers britanniques et un officier hollandais. En dehors de l'emprise même de la forteresse, huit officiers, de nationalité polonaise, française ou belge, échappèrent à leurs gardiens. La dernière évasion fut celle d'Alban DARTHENAY, en date du 8 juillet 1943. Ce même mois, le reste de la compagnie française, dont un premier contingent avait été transféré au camp de Lübeck en mars 1942, quitta définitivement Colditz.*

<sup>7</sup> *Extrait du Témoignage du Père CONGAR, p.49*

transformation, donner le change. Seul, il franchit les obstacles qui entouraient l'hôpital, voyageant le jour en omnibus ou quelquefois en train, mais le moins possible, car les contrôles qui s'y faisaient pouvaient l'inquiéter; passant la nuit dans les cimetières et jardins publics. Quels furent ses angoisses ou les pièges qui s'offraient à lui tout le long de son itinéraire qui de Chemnitz, Iéna, Weimar, Fulda, Wurzburg, le conduisirent à Metz ? Il comprenait l'allemand, mais le parlait mal et n'a pas dû participer à beaucoup de conversations.

Avant de franchir ce qui est la frontière actuelle de la France, le 16 juillet, errant et à bout de force, il s'adresse à une adolescente, lui disant qu'il s'était évadé et lui demandant secours. Cette jeune fille le conduit dans un café. Le patron est méfiant et le fait passer dans la cour, lui demandant de l'y attendre. Il s'y endort. Son sommeil se prolonge pendant plusieurs heures. A son réveil, le cafetier, debout devant lui, lui dit : "Vous êtes un vrai évadé pour avoir tant dormi" et lui promet de chercher la bonne occasion pour l'aider. Il allait la trouver grâce à une charrette contenant une caisse de bois, sorte de cercueil, dans laquelle Alban allait s'installer tant bien que mal. Dès la frontière franchie, "vous êtes en France", lui dit le charretier et le lieutenant DARTHENAY, sortant de sa cachette, se met à genoux, et donne un baiser au sol de sa patrie.

Le 18 juillet, un dimanche, au début de l'après-midi, il arrive à Dijon, chez sa sœur, 12 rue Lamartine. Celle-ci est absente. Il est accueilli par une dame âgée qui lui dit : "il-faut aller voir votre femme". Bravant les risques d'une souricière, il se rend chez celle-ci à Nuits Saint Georges, et fait connaissance de sa première fille née pendant sa captivité. Il en revient le soir même avec elle pour se cacher chez des amis.

Formalités de la démobilisation; congé de convalescence, séjours semi-clandestins à Samoïs, qui narguaient l'imprudance, tel fut momentanément son sort.... mais ce n'était que le sort d'un moment.

Il n'était pas revenu en France pour y rester, pour partager la quiétude d'un foyer retrouvé.

Il lui fallait continuer la lutte pour atteindre son idéal. *"Non décidément, il faut aller plus loin. Il faut partir comme hier, comme toujours. En sera-t-il ainsi jusqu'à la fin ?"* Telle est la question que dans son "Naucourt", le narrateur pose et plus loin la réponse : *"Il ne voulait pas vivre en temps de paix où l'on prend, mais le temps de guerre où il pourrait se donner, et, par son idéal, s'offrir à son Dieu"*, le Père CONGAR faisant observer qu'il croyait que "dans la perspective que DARTHENAY a donné à son Naucourt", il s'agit du Destin Guerrier".<sup>8</sup>

Il effectue alors plusieurs voyages à Toulouse pour essayer de passer en Afrique, mais en février 1944, il rejoint l'armée secrète de l'Ain, dans la région de Bourg- en-Bresse. Il y trouve un puissant réconfort, tant auprès d'autres officiers sortis comme lui de Saint-Cyr qu'auprès des résistants qui partageaient son idéal et sa lutte, et aussi auprès de la population locale de la région d'Oyonnax. Il fut abrité par elle, réchauffé l'hiver et nourri. Comment ne pas rappeler le souvenir de ceux qui, au péril de leur vie, lui apportaient leur secours, notamment Mesdames PANISSET et SECRETAN ?

Ses qualités le font remarquer. On lui confie bientôt le commandement d'un camp au lac Génin, près d'Oyonnax, puis à l'Embrossieux, près des Bouchoux. Au cours de ses missions, par monts et par vaux, se déplaçant dans les montagnes et la neige, il retrouve le domaine de son activité.

Le vendredi saint, 7 avril, il est arrêté à Thoirette (Ain) au retour d'une liaison au P.C. du Colonel ROMANS, commandant l'armée secrète de l'Ain. Relâché, puis arrêté un peu plus loin, on le voit arriver dans la soirée, poussant son vélomoteur, entre deux gendarmes allemands, à l'Ecole d'Oyonnax, transformé en prison. Il fut vite mis au secret, puis interrogé par la Gestapo. Il ne parla pas, ne révéla rien. Le soir du mardi de Pâques, le 11 avril 1944, il était emmené en camion avec quatre autres détenus au petit village de Sièges, perdu dans les montagnes du Jura, à 12 km d'Oyonnax.

---

<sup>8</sup> *Témoignage, p. 52*

Là, tous les cinq furent enfermés dans l'écurie d'une ferme et on fit défiler devant eux tous les habitants du pays, en leur demandant s'ils les reconnaissaient comme appartenant à la Résistance. Aucun ne les reconnut. C'est alors que les Allemands arrêtaient tous les hommes du pays, ainsi que des femmes et des enfants qu'ils déportèrent le soir même.

Quant aux cinq malheureux, ils furent torturés, puis entraînés derrière le mur de la ferme et abattus à coups de mitraillette. Les Allemands, avant de partir, incendièrent la ferme et tout le village.

Personne ne connut le drame dans l'immédiat. Ce n'est que le vendredi suivant que des rescapés des maisons détruites, cherchant quelques débris parmi les pierres calcinées, découvrirent les cinq corps. Celui de "Naucourt" fut vite reconnu, mais son vrai nom était ignoré de tous. Ils furent enterrés religieusement par le maire, le curé et les autorités d'Oyonnax. Le silence se fit.

Des semaines, des mois même s'écoulèrent avant que les siens apprennent ces tragiques événements. Ils ne purent effectuer les recherches nécessaires qu'après la Libération. Son beau-père, le Docteur MISSEREY parcourut à bicyclette le Haut Jura et l'Ain, à la découverte de la vérité.<sup>9</sup>

En se contraignant au silence, Alban DARTHENAY a sauvé la vie de huit cents hommes et celle de tous les officiers du maquis de l'Ain.

Après la Libération, un décret du Général de Gaulle, du 26 avril 1945, lui attribuait la Légion d'Honneur à titre posthume, dans les termes suivants :

*"Après une longue captivité, à peine revenu en France, "repren aussitôt la lutte contre l'ennemi dans les Forces "Françaises Libres. Admirable de dévouement, n'hésite pas à braver les barrages allemands pour tenter de rejoindre son camp "menacé. Fait prisonnier, torturé et mutilé avec une cruauté horrible, accepte sans plainte, sans donner le moindre renseignement, le sacrifice suprême, donnant ainsi un exemple magnifique d'abnégation et de sentiment "du devoir".*

La croix de la Légion d'Honneur fut remise à sa fille Geneviève, à Oyonnax, par le Général de BENOUVILLE, devant toute la population réunie, en novembre 1946.

On comprend que la Promotion de Saint-Cyr 1974-1976 ait requis son parrainage et qu'à cette occasion les plus hautes autorités se soient associées aux hommages qui lui ont été rendus. La promotion "Lieutenant DARTHENAY" a effectué un pèlerinage sur les lieux-mêmes où il fut abattu, scellant une plaque là où il était tombé.

Dans la chapelle de Sièges, le 11 avril 1964, son nom avait été déjà gravé dans une pierre, aux formes évocatrices de l'espérance, et sur laquelle on lit :

- « 11 avril 1944
- « Ici les Allemands et les miliciens
- « Torturèrent jusqu'à la mort
- « Bésillon André d'Oyonnax
- « Lieutenant Darthenay dit Naucourt
- « Les maquisards
- « Gautheret
- « Méraud
- « Un inconnu



<sup>9</sup> Il s'agit plus probablement du fils du docteur Misserey, beau-frère d'Alban Darthenay.

Sur la maison familiale de Samoïs, "Les Hirondelles", rue Saint Loup, une pierre rappellera aussi son sacrifice.



Telle fut la courte vie du Lieutenant DARTHENAY.

Elle est l'histoire d'une conscience pure, droite, inflexible, dont les évènements tragiques qui l'illustrèrent permirent de mesurer le courage et l'héroïsme.

Puisse son exemple demeurer vivant dans l'esprit de ceux qui l'ont connu ou retiendront son nom et inspirer leurs actions !

René MAUS

\* \* \*



## FIGURES D'HIER

### Hommage de "La Voix du Maquis" au Lieutenant DARTHENAY connu sous le pseudonyme de NAUCOURT dans les Maquis de l'Ain.

Grâce à la collaboration de l'équipe parisienne est évoquée ici la figure, mais surtout l'âme de quelques-uns qui sont morts pour que continue à vivre la France.

De nos figures les plus marquantes, la plus discrète d'entre toutes fut peut-être celle du Lieutenant DARTHENAY<sup>10</sup>, "Naucourt" dans la résistance. Difficile à comprendre et à pénétrer, le "muet de Sièges" caractérisait totalement le clandestin. En effet, rien dans son comportement ni son allure ne pouvait, même à l'œil le plus inquisiteur, le désigner comme un hors la loi. Extraordinaire reconversion qui prouvait la subtilité de son intelligence. Du jour au lendemain, Naucourt avait su s'adapter aux nouvelles conditions de combat et de vie au maquis, plus rien ne le distinguait des autres, il s'était totalement assimilé au milieu dans lequel il évoluait.

Au moment où tout s'était écroulé et qu'il ne restait que l'individu face à lui-même, Naucourt n'avait pas hésité et était entré dans la lutte pour le compte de son pays, en raison de sa culture et de ses convictions. Ponctuel à la tâche, intransigeant avec lui-même, prévenant pour son entourage, il faisait peu de reproches et n'élevait jamais la voix. Calme et tenace, Naucourt suivait simplement ce qu'il appelait sa route. Ombre parmi les ombres, il a donné sa vie comme beaucoup d'autres venus de tous les horizons ont offert la leur à l'orée d'un bois ou au croisement d'un chemin. Car à cette époque de dénuement total, et de bassesses sans égale, les rares hommes qui croyaient encore au fond d'eux-mêmes à la liberté dans la justice, ne possédaient plus que cela. Malgré l'âpreté de leur lutte et la justesse de leur cause, ces anciens combattants là n'ont guère été encombrants. Ce fut en effet le privilège d'un tout petit nombre de pouvoir, sans laisser d'adresses retourner après la tourmente à leur anonymat et retrouver leurs habitudes avec pour toute reconnaissance, ingratitude suprême, leurs souvenirs. Mais un cruel destin veillait et Naucourt n'eut pas le droit de vivre en paix parmi les siens.

Fin et sociable, ce chef efficace aux nerfs d'acier dont l'autorité souveraine s'exerçait dans la plus parfaite sérénité était toujours disponible pour exécuter les tâches les plus ingrates dans les conditions les plus difficiles, servir était pour lui sa raison.

Aucun détail n'échappait à Naucourt qu'il fallait observer longuement et furtivement pour le saisir. De lui émanait une impression de courage lucide, de passion et d'extrême sensibilité. Seul, son indéfinissable mais si expressif regard, toujours aux aguets, trahissait sa volonté. Naucourt qui par respect de son entourage parlait peu, laissait percer la crainte, terrible présage, de tomber vivant aux mains d'une meute qui ne respectait plus que la violence. Serait-il possible alors de garder le silence étant au courant de tant de choses ? Cet homme sans failles, malgré cette fausse impression de fragilité, qui admirait tant l'abnégation, ne connaissait pas encore la mesure de la sienne.

Les combats que le maquis de l'Ain affronta en Avril 44 furent parmi les plus durs, la bête mortellement blessée n'en était que plus redoutable. Lors d'une mission, la délation aidant, Naucourt ne put cette fois encore échapper au filet. Suprême courage, il n'eut pas même une plainte. Les Allemands pourtant maîtres. en la matière, pendant leur sinistre besogne, crurent avoir à faire à un être muet.

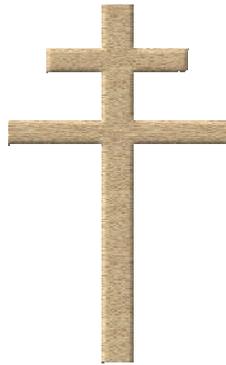
C'est peut-être un sacrilège de parler d'un Naucourt, figure secrète tellement émouvante mais si vivante dans nos souvenirs. Quand à nous, les rescapés de l'aventure, nous penserons toujours avec un

---

<sup>10</sup> *Élysée DARTHENAY était de la promotion "Maréchal Lyautey" 1935-1937, Prisonnier au cours de la guerre 1939/40, il est enfermé dans la forteresse de Colditz après une tentative d'évasion. Il obtient son transfert à l'hôpital en se rendant volontairement malade. Là il réussit son évasion, rentre en France et rejoint aussitôt les maquis de l'Ain. Odieusement mutilé à Sièges, torturé à mort, il laissa deux enfants en bas âge dont l'un né un mois après sa mort.*

respect infini à ces êtres hors du commun, dignes des martyrs de la Rome antique et l'on peut se demander ce qu'il serait advenu sans le sacrifice de cette élite héroïque, lourd tribut, immolée sur l'autel de la liberté et de la tolérance.

\* \* \*



Reproduction interdite

**Lettre envoyée par le beau-frère du lieutenant Darthenay, de son nom de guerre Naucourt,  
au colonel commandant le 4<sup>ème</sup> R.I <sup>11</sup>, le 11 novembre 1944.**

« ...Aussi je tiens à ce que vous sachiez quels furent ses derniers instants.

Vous saviez que nous étions sans nouvelles de lui depuis de longs mois. Sa dernière lettre à ma sœur était de la fin mars et depuis ce fut le silence ; un silence qui nous angoissait tous, de plus en plus, mais nous nous refusions à envisager le pire, espérant d'abord qu'il était dans une région d'où on ne pouvait pas écrire, ou bien était passé en Afrique, ou en Angleterre, ou même qu'il avait été repris par les Allemands et renvoyé en captivité comme évadé.

Mais quand la Libération fut achevée, ne recevant toujours rien et ayant perdu l'espoir qu'il ait pu gagner l'Afrique, ma sœur écrivit au comité de Libération d'Oyonnax, sachant que son mari avait été dans cette région, et donnant son nom de guerre, "Naucourt".

Quelques semaines plus tard, le maire de Nuits arrivait à la Maison, porteur d'une lettre des F.F.T. d'Oyonnax, et apprenait à mon Père l'affreuse nouvelle.

Aussitôt que je sus la vérité, j'obtins trois jours de permission et partis pour Oyonnax. J'y fis un voyage atroce, mais réussis peu à peu à connaître toute la vérité ; il me fallait faire un véritable travail de juge d'instruction, interrogeant les témoins, confrontant les paysans, vérifiant chaque détail et j'obtins enfin les renseignements suivants :

Arrivé dans la région en février, le Lieutenant Naucourt se mit aussitôt en relation avec les chefs de l'Armée Secrète de Bourg en Bresse et se fit vite remarquer d'eux par ses qualités d'officier, son énergie et sa douceur, sa simplicité et son audace. On lui confia peu après le commandement d'un camp au lac Génin, près d'Oyonnax, puis à l'Embossieux près des Bouchoux.

Heureux de son métier retrouvé, il était toujours par monts et par vaux, se déplaçant sans cesse au milieu des montagnes et de la neige, faisant des étapes de 50/60 kilomètres, et plus. Au cours de ses missions, il couchait souvent chez de vieilles mercières d'Oyonnax qui le logeaient, le nourrissaient, l'aidaient comme un fils.

Le soir du Vendredi Saint 7 Avril, on apprenait à Oyonnax qu'il avait été arrêté à Thoirette (Ain) alors qu'il rentrait d'une liaison au P.C. du Colonel commandant l'A.S de l'Ain. Relâché aussitôt, puis arrêté un peu plus loin, on le vit arriver, dans la soirée, poussant son vélomoteur, entre deux gendarmes allemands à l'École d'Oyonnax transformée en prison. Il s'y trouvait déjà 150 à 200 détenus; certains le connaissaient ; mais peu après, il fut mis au secret. Il fut alors interrogé par la Gestapo dans des conditions qui restent à préciser, mais on sait qu'il ne parla pas, ne révéla rien.

Mais les événements allaient se précipiter. Le soir du Mardi de Pâques, 11 avril, il était emmené en camion avec 4 autres détenus au petit village de Sièges, perdu dans les montagnes du Jura à 12 Kilomètres d'Oyonnax. Là, ils furent enfermés dans l'écurie d'une ferme et on fit défiler devant eux tous les habitants du pays en leur demandant si on les reconnaissait comme des gens de la Résistance. Personne ne les reconnut. Les allemands arrêterent alors tous les hommes du pays ainsi que beaucoup de femmes et d'enfants qu'ils emmenèrent le soir même en Allemagne ; il faut donc attendre leur retour pour connaître bien des détails.

Quant aux cinq malheureux, ils furent alors entraînés derrière le mur de la ferme et abattus à coups de mitraillettes. Puis les Allemands partirent après avoir incendié la ferme et tout le village.

Ce n'est que le vendredi suivant que des rescapés, cherchant quelques débris dans les ruines calcinées, découvrirent les cinq corps. Celui de mon beau-frère fut vite reconnu comme étant celui de

---

<sup>11</sup> Régiment auquel appartenait le lieutenant Darthenay.

"Naucourt" ; mais on ignorait son vrai nom, aussi personne ne put prévenir ma sœur, ni Monsieur et Madame Darthenay. Les corps furent alors enterrés religieusement par le maire, le cure et les autorités d'Oyonnax, puis le silence se fit.

Voilà, mon Colonel, tout ce que j'avais à vous dire. D'autres détails manquent, mais je vous les communiquerai quand nous les aurons, les difficultés de la poste, des transports, etc., rendent tout extrêmement difficile. C'est ainsi que je n'ai pu joindre le Colonel Romans, qui commandait l'AS de l'Ain. Arrêté récemment, par le gouvernement actuel cette fois, il était aux arrêts au fort Montluc et quand je suis arrivé à Lyon, j'ai appris qu'il venait d'être transféré à Paris ! J'ai su seulement qu'il avait dit qu'en ne parlant pas, mon beau frère avait sauvé la vie de 800 hommes dont la sienne et celle de tous les officiers du maquis de l'Ain. Il espère obtenir pour Naucourt la Légion d'Honneur et sa nomination au grade de capitaine, ce qui me semble de la plus élémentaire justice.

Je n'ai pas besoin de vous décrire le chagrin de ma sœur qui, en 5 ans de mariage, n'a pas vécu 6 mois avec son mari (en mettant les jours les uns au bout des autres), n'a jamais eu d'intérieur à elle, jamais de vie de famille. Une petite fille, Geneviève, était née pendant les premiers mois de la captivité de son papa, une autre, Odile, est née un mois après sa mort.

Parmi les reliques que j'ai pu retrouver à Oyonnax et que m'ont remises les personnes qui l'ont si gentiment (et si courageusement) logé, nous avons trouvé son manuscrit "Jean Naucourt" que mon beau-frère avait écrit après son évasion ; j'espère que vous le lirez un jour et il vous intéressera à tous points de vue; c'est naturellement un peu une autobiographie : il y raconte sa jeunesse, St Cyr, Auxerre, la Guerre, sa captivité et son évasion. Tout cela est infiniment précieux, émouvant pour tous ceux qui l'ont connu et même pour les autres; ma sœur le fera éditer dès que ce sera possible ; mais laissez moi vous citer aujourd'hui les dernières lignes de la dernière page, elles se passent de commentaires :

*« Et peut-être qu'alors ,au grand jour d'une belle bataille, à la "chaude lumière d'une journée de Mai où les papillons seront éperdus, où les obus crépiteront, où les abeilles et les balles bourdonneront, il épousera sa Belle... Ce sera la fin du rêve qu'il aura vécu et l'éveil à l'Éternité où il entrera jeune, beau et vainqueur. De ses larges bras étendus, de ses doigts arqués, il nouera éperdument et pour toujours l'étreinte sacrée. Bonne brise à son âme..... Le givre et la rosée tresseront alors les perles de leurs couronnes légères et les fleurs de leurs fines étoiles sur les lauriers de "son tombeau. »*

Et cette autre phrase où il fait allusion aux tentations qu'il a eues après son évasion, de rester en famille, de renoncer à l'Afrique et au Maquis pour vivre dans son jeune foyer :

*« Non, décidément il faut aller encore plus loin. Il faut repartir, comme hier, comme toujours. En sera-t-il donc ainsi jusqu'à la fin ! »*

Enfin celle-ci :

*« Il ne voulait pas vivre le temps de paix, où l'on prend ; mais le "temps de guerre où il pourrait se donner et pour son idéal s'offrir "à son Dieu".*

Je pourrais vous en citer cent autres aussi belles ! Mais ne croyez vous pas que nous avons raison de penser que mon beau frère est mort en héros et en saint ?

Je sais bien que vous- n'oublierez pas sa famille ,et que ses petites filles seront élevées dans le souvenir du 4<sup>ème</sup> RI. J'espère que vous les connaîtrez un jour et j'aimerais moi-même beaucoup vous revoir. J'ignore quand cela sera possible et je vous prie de vouloir agréer, mon Colonel... »

\* \* \*

## Les Opérations d'avril 1944 La mort du lieutenant Darthenay.

*Extrait de la brochure éditée par les anciens des maquis de l'Ain en 1954  
à l'occasion du 10<sup>ème</sup> anniversaire de la libération de la France. Préface du colonel Romans-Petit.*

Avril 1944, sur tous les fronts, dans tous les ciels de guerre, la lutte s'intensifie, l'offensive est proche. La neige peu à peu s'est dissipée, dans les chaînes de montagne du Haut-Jura au Bugey, les premières feuilles annoncent ce printemps de la libération.

A travers la tourmente de Février, le Maquis de l'Ain a subsisté, maintenant il prend une part de plus en plus active aux opérations de sabotage prévues par l'État-major interallié. Partout dans la région, les voies sont coupées, les locomotives mises hors de service. Les parachutages se succèdent à une cadence jamais encore atteinte.

Le Groupement Nord, sous les ordres de Montréal, n'a pas un instant cessé son activité. Surmontant ses deuils, le Groupement Sud s'est réorganisé rapidement sous l'impulsion de Chabot. Dans tous les camps, de nouvelles recrues arrivent. Malgré ses discours et sa propagande, l'ennemi doit constater que la Résistance dans l'Ain n'a pas été abattue.

Dès les premières semaines de Mars, les troupes serviles du maintien de l'ordre de Vichy, montent à l'assaut. Sévèrement défaites, elles ne tardent pas à abandonner. Devant cet échec, les Allemands, en cette période cruciale, n'hésitent pas à soustraire de nombreux effectifs pour engager de nouvelles opérations contre ce Maquis de l'Ain qu'ils ne peuvent terrasser.

Le 7 avril au matin, toute la région d'Oyonnax et le Sud du Département du Jura sont encerclés.

Mais forts de l'expérience acquise par leurs victoires sur les miliciens et G. M. R., les hommes de Michel, de Rolland, de Charles Blétel, ont adopté une nouvelle tactique. Plus de batailles rangées, les maquis décrochent pour revenir, par surprise, sur les arrières de l'ennemi.

Bien que perdus dans la nature, dépourvus bientôt de tout ravitaillement, souffrant du froid, de la faim, les hommes de Montréal harcèlent la Wehrmacht, lui inflige de terribles pertes.

Une fois encore, la population va être l'objet de la rage impuissante de l'occupant. Des patriotes sont fusillés. Tandis qu'Oyonnax vit à nouveau des heures d'angoisse, Racouze, Chougeat, La Rivoire, Vernon, Sièges brûlent.

Ce dernier village devait être le théâtre de l'épisode le plus terrible de cette répression.

Le premier jour des opérations se trouvait au P. C. le Lieutenant Darthenay, jeune et magnifique Saint-Cyrien, venu se joindre au Groupement Nord depuis deux mois, après une évasion mouvementée d'Allemagne<sup>12</sup>. Ce Chef avait su s'imposer rapidement par sa vaillance et sa bonté. Aussi ne pouvait-il admettre de ne pas se trouver avec ses soldats pour les guider et partager leurs dangers. Refusant d'écouter les exhortations de ses camarades, il décide de regagner la zone du combat, emmenant avec lui un agent de liaison, André Bésillon, à la figure très douce d'adolescent : il vient d'avoir dix-sept ans.

Appréhendés à Oyonnax, muets et méprisants sous les coups, tous deux sont transportés à Sièges vers leur tragique destin.

---

<sup>12</sup> NDR : le lieutenant Darthenay a réussi à s'évader de la tristement célèbre forteresse de Colditz en 1943.

Dans le décor hallucinant d'une nuit illuminée par les brasiers, alors que les paysans à peine vêtus sont sauvagement chassés de leur demeure, ils sont enfermés avec trois autres dans une bergerie isolée.

Pendant de longues heures, ils vont subir les tortures les plus atroces.

Lorsque le jour se lèvera sur le hameau en ruines, la sinistre bergerie ne sera plus qu'une vision d'horreur, sur le sol éclaboussé de sang, gisent les corps de Darthenay et de ses malheureux compagnons presque nus, la chair en lambeaux.

\* \* \*



*Monument du Val d'Enfer à la mémoire des morts des Maquis de l'Ain et du Haut Jura.*

Texte du Père Yves Congar<sup>13</sup>,  
compagnon de captivité du lieutenant Darthenay.

Parmi ceux de nos compagnons qui ont quitté notre train en marche, il en est dont nous essaierions en vain d'évoquer les visages : les traits s'en sont perdus, comme dilués par le temps. Sur d'autres, il semble que le torrent n'ait pas eu de prise. A l'appel de leurs noms, des images continuent de surgir, dont la netteté tient à la qualité de leur être plus qu'à celle de notre mémoire.

Parmi eux le lieutenant **Darthenay**, tombé il y a plus de trente ans, à jamais présent aux yeux de ceux qui l'ont aimé.

Sa présence reste avant tout celle d'un sourire. Penser à lui, c'est aller à la rencontre de cette lueur rieuse par quoi sa physionomie se définissait au premier regard. On en goûtait le charme et y répondait avec élan avant d'en analyser la signification. De son adolescence à cet âge viril dont sa mort devait illustrer la fermeté, mille nuances se sont jouées sur ses lèvres mobiles et les plis de ses yeux. S'y montrait le plus souvent une gentillesse foncière, au sens le plus entier, le plus noble d'un terme un peu galvaudé. N'en était pas absent, parfois, l'amusement d'un esprit délié, prompt à savourer aimablement la drôlerie des gens ou des circonstances comme, s'il le fallait, à s'armer d'ironie. Triste, il a dû lui arriver de l'être comme à chacun de nous. Il évitait du moins de le laisser voir. Et, s'il dissimulait sa part d'ombre, ce ne fut jamais sous une gaieté d'artifice, trouvant toujours à extraire de tel recoin resté ensoleillé de son âme, pour le mettre en avant, tel rayon de joie vraie.

Il n'en savait pas moins être grave. L'âme -la sienne, celle des autres, il y croyait. Et que ce mot pût être aujourd'hui devenu pour beaucoup objet de dérision, voilà qui l'eût révolté. Ceux qui l'ont approché après son évasion ont été sensibles à l'expression spontanée de sa foi. Sans doute lui devait-il beaucoup de lui-même. Que l'image du Christ l'ait soutenu dans sa marche dernière, c'est une évidence pour ceux qui l'ont écouté avant son départ pour ce maquis du Jura d'où il n'est pas revenu.



*Christ de souffrance, aquarelle d'Alban Darthenay*

Les rigueurs de l'Oflag, plusieurs tentatives manquées pour s'y soustraire, son séjour en forteresse, les fatigues et les alarmes, enfin, d'une évasion réussie avaient altéré sa santé. A son arrivée en France, il lui fallut se reposer. Il ne consentit pas de bon gré à cette nécessité qui heurtait son respect de la tradition militaire. Un officier n'échappe pas aux mains de l'ennemi par simple goût de la

---

<sup>13</sup> Yves Marie-Joseph Congar, religieux dominicain, fut l'un des plus influents théologiens catholiques du XX<sup>e</sup> siècle. Il est connu en particulier pour ses travaux en ecclésiologie et en œcuménisme. Tout d'abord exposé aux soupçons puis aux sanctions de l'autorité ecclésiastique, il fut ensuite réhabilité, nommé expert au concile Vatican II et fut élevé au cardinalat par le pape Jean-Paul II en 1994.

liberté. Il s'agit pour lui de reprendre le combat. Quand ferait-il son métier, sinon en temps de guerre ? Une sourde méditation, de plus en plus exigeante à mesure que les forces lui revenaient, vint donc emplir ce temps forcé de sa retraite : contrepoint purifiant à des heures passées sous un faux nom à recopier des actes poussiéreux dans une étude de notaire. Et elles accompagnaient de leur lumière le cheminement de sa pensée, les toiles où d'un pinceau agile et sobre il fixa alors quelques uns de ces paysages délicats d'une région qu'il aimait. Peupliers élancés de l'Yonne, fins clochers d'églises bourguignonnes, champs cultivés aux couleurs tendres, c'était bien là cette France qu'il s'était engagé à servir et que la présence ennemie souillait.

L'histoire de sa vocation militaire, il l'a contée lui-même dans un roman où l'autobiographie déguisée a la plus large part et qui témoigne avec ses tableaux de ses dons d'artiste. Qui pourrait dire exactement quand l'appel des armes se dessina puis acheva de s'affirmer en lui ? Ce sont là de ces mystères qu'on a trop grand peine à démêler en soi-même pour prétendre y voir clair chez les autres. Rien dans le décor de son enfance ne paraissait devoir l'engager sur cette voie. Dans sa chambre de jeune homme, à Montrouge, la coquille qu'il avait secrétée et qui semblait déjà, dans son exigüité, s'ouvrir largement sur le monde, révélait un esprit à la fois studieux et actif, préoccupé de donner de ses mains naissance à quelque chose qui existât en dehors de lui-même : un modèle réduit d'avion perché sur une armoire, des esquisses au fusain éparées sur sa table annonçaient aussi bien un peintre ou un ingénieur.

Un soir d'été, avant la fin des années 20, en Auvergne, ses parents découvrirent avec crainte que l'action dangereuse, selon lui aussi, pouvait être la sœur du rêve : pour délaissier son chevalet paisiblement planté contre la margelle d'une fontaine, à Murat-le-Quaire, n'avait-il pas choisi l'occasion d'une course de voitures ? Il s'était élancé à bicyclette parmi ce qu'on appelait déjà des monstres vrombissants. Aux larmes ce soir-là inutilement inquiètes de sa mère en répondraient d'autres, quinze ou seize ans plus tard, que seule apaiserait un peu la fierté.

De l'élève du lycée Lakanal au sous-lieutenant d'Auxerre, il y eut le mûrissement des années d'études et de lecture et l'épreuve surmontée du concours mais aussi parallèlement l'essor d'une fantaisie teintée de romantisme. Aux bals des officiers ou de la Croix-Rouge de Joigny ou d'Auxerre, laquelle de ses cavalières ne sentit pas un peu tourner sa tête et battre son cœur pour cet officier rieur et enthousiaste et qui valsait avec passion ?

C'est marié qu'il partit pour la guerre, en 1939. Et quand il regagna le front après une permission avant l'invasion de 1940, il ne savait pas qu'il apprendrait en captivité la naissance de son premier enfant.

Quand l'évadé de Colditz se sentit de nouveau assez fort pour poser ses pinceaux, abandonner ses dossiers et reprendre les armes, il dut vaincre en lui un vestige de ce romantisme du cœur qui restait sa part de rêve. Au lieu de se battre dans l'ombre sur le sol humilié de cette France à genoux, il eût aimé, il le répéta souvent, promener à la manière des héros de Stendhal ses bottes de vainqueur à travers une Europe à la merci de sa patrie triomphante. Mais il réduisit au silence cette voix nostalgique et, parce qu'il avait le sens du réel, choisit la lutte obscure. Il ne savait pas, en gagnant le maquis, qu'il ne connaîtrait pas son deuxième enfant.

Ⓜ Puis sonna l'heure où, le couteau sous la gorge, il fut invité à parler. C'est parce qu'à sa vie il préféra celle des autres et de se taire que son nom est aujourd'hui celui d'un héros.

\* \* \*